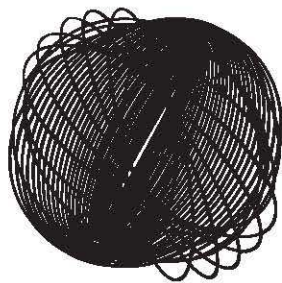


DU MONDE ENTIER

TOMÁS ELOY MARTÍNEZ

# PURGATOIRE

ROMAN  
TRADUIT DE L'ESPAGNOL (ARGENTINE)  
PAR EDUARDO JIMÉNEZ



*nrf*

GALLIMARD

DU MÊME AUTEUR

*Aux Éditions Gallimard*

LE CHANTEUR DE TANGO

*Aux Éditions Robert Laffont*

SANTA EVITA

LE ROMAN DE PERÓN

ORGUEIL

*Du monde entier*



TOMÁS ELOY MARTÍNEZ

# PURGATOIRE

roman

*Traduit de l'espagnol (Argentine)  
par Eduardo Jiménez*

The logo for the publisher NRF, consisting of the lowercase letters 'nrf' in a stylized, cursive script.

GALLIMARD

*Titre original :*

PURGATORIO

© Tomás Eloy Martínez, 2008.

© Éditions Gallimard, 2011, pour la traduction française.

*In memoriam Susana Rotker, dix ans après*





... le fugitif subsiste et dure.

*À Rome, ensevelie dans ses ruines*

QUEVEDO



*Considérant l'ombre comme un corps solide**Purgatoire, XXI, 136*

Simón Cardoso était mort depuis trente ans lorsque Emilia Dupuy, sa femme, le retrouva à l'heure du déjeuner dans le salon particulier du Trudy Tuesday. Il parlait à deux inconnus dans l'un des box du fond. Emilia crut qu'elle s'était trompée d'endroit et elle fut d'abord tentée de rebrousser chemin, de s'éloigner, de retourner dans la réalité d'où elle venait. Le souffle coupé, la bouche sèche, elle dut s'appuyer sur le zinc. Elle avait passé toute une vie à le chercher et imaginé la scène d'innombrables fois et pourtant, maintenant que le moment était venu, elle constatait qu'elle n'était pas prête. Ses yeux se remplissaient de larmes, elle voulait crier son nom, se précipiter vers la table et le serrer dans ses bras. Mais ses forces lui permirent tout juste de ne pas s'écrouler comme une idiote au beau milieu du restaurant, ce qui aurait attiré l'attention. Dès qu'elle le put, elle gagna le box contigu à celui de Simón et s'assit en silence, dans l'espoir qu'il la reconnaîtrait. Elle devait feindre l'indifférence, rester muette, bien que le sang lui battît aux tempes et qu'elle eût le cœur au bord des lèvres. Elle commanda par gestes un double brandy. Elle

devait recouvrer son calme, et, à l'instar de sa mère, ne pas se défier de ses sens. C'était parfois le cas : elle perdait le nord, s'égarait dans des rues qu'elle connaissait par cœur et se couchait en écoutant des chansons stupides, dont elle se demandait comment elles avaient atterri dans sa chaîne hi-fi.

Elle regarda de nouveau le box de Simón. Elle voulait s'assurer que c'était bien lui. Il se tenait entre les deux inconnus, de face, leur parlant avec animation. Sans l'ombre d'un doute, c'étaient ses gestes, la courbe de son cou, son grain de beauté sombre sous l'œil droit. Ce n'était pas seulement surprenant que son mari fût en vie ; plus inexplicablement encore, il n'avait pas vieilli. Il restait bloqué sur ses trente-trois ans, et même ses vêtements étaient ceux d'avant. Il portait un pantalon pattes d'éléphant que plus personne n'oserait enfiler, une chemise ouverte à large col comme celle de John Travolta dans *La fièvre du samedi soir*, les rouflaquettes et les cheveux longs d'une autre époque. Pour Emilia, en revanche, le temps était passé naturellement et elle se sentait mal à l'aise dans son corps. Les cernes et les muscles de son visage trahissaient la femme de soixante ans, alors qu'on n'observait aucune ride chez Simón. Elle avait imaginé un nombre infini de fois la scène de leurs retrouvailles et jamais, au grand jamais, elle ne s'était posé la question de l'âge. Ce décalage du temps l'obligeait à réviser ses prévisions. Et s'il s'était remarié ? La simple idée qu'il pût vivre avec une autre femme la tourmentait. Durant toutes ces longues années, elle n'avait jamais douté de l'amour qu'il lui portait. Elle comprendrait d'éventuelles liaisons fortuites ; néanmoins, après le calvaire qu'ils avaient vécu ensemble, il

était inconcevable qu'il l'eût remplacée. Mais ce n'était plus le même refrain : à présent, il pouvait être son fils.

Elle le détailla soigneusement. En découvrant à quel point il jurait avec la réalité, elle fut épouvantée. Il semblait avoir la moitié des soixante-trois années sans doute consignées sur ses papiers d'identité. Elle se rappela une photo de Julio Cortázar prise à Paris fin 1964, lorsque l'écrivain, né au début de la Première Guerre mondiale, paraissait être son propre fils. Peut-être Simón avait-il sur la peau, tel Cortázar, de fines ridules visibles seulement de près, mais ce qu'elle entendait dire, à la table voisine, était d'une jeunesse provocatrice, et le timbre même de sa voix appartenait à un jeune homme, comme si le temps était une bande sans fin et que lui eût fait du surplace.

Emilia se résigna à attendre. Elle ouvrit le roman de Somerset Maugham qu'elle avait toujours sur elle. Il lui arrivait quelque chose d'étrange avec ce livre. Chaque fois qu'elle atteignait le bout d'une ligne, elle se heurtait à une espèce de barrière qui l'empêchait d'aller plus avant. Non que Maugham lui semblât ennuyeux. Bien au contraire, il la distrait beaucoup. Elle avait connu une expérience similaire avec le DVD de *Mort à Venise*. Juste après le début du film, au moment où Dirk Bogarde, troublé, contemple Tadzio, le bel adolescent, sortant de la mer au Lido, l'image sautait et revenait aux conversations en russe — ou était-ce de l'allemand? — entre les baigneurs et les vendeurs de framboises sur la plage. Emilia avait supposé un instant que le metteur en scène reproduisait la trivialité des estivants pour donner une leçon de réalisme critique, et elle essaya de passer à la scène suivante. Mais l'image de Tadzio ruisselant

d'eau de mer réapparaissait, obstinément, accompagnée des mêmes accords de la *Troisième Symphonie* de Mahler. Deux nuits plus tard, alors que s'achevait le délai de location du film, Emilia remit le DVD et réussit à arriver au dénouement tragique. Elle savait que la vieillesse la rendait davantage malhabile, mais elle était sûre de corriger ce défaut avec un peu plus d'attention.

Elle était exaspérée par l'intonation des hommes dans le box d'à côté. Elle voulait se concentrer sur la seule voix de Simón et tout ce qui l'en distrayait lui semblait intolérable. Dans un restaurant où l'on entendait d'ordinaire l'accent traînant et nasillard du New Jersey, les deux individus truffaient leur anglais fruste de mots techniques et d'interjections scandinaves. Ils mentionnaient les fichiers vecteurs du logiciel Microstation, qu'on utilisait aussi chez Hammond, où elle travaillait. Sans aucun rapport avec leur conversation, l'un des inconnus s'était mis à ânonner les cours que l'on apprend pendant les premières années de cartographie. Les cartes, déclara-t-il, sont des copies imparfaites de la réalité, qui décrivent sur des surfaces planes ce qui représente en réalité des volumes, des cours d'eau en mouvement perpétuel, des montagnes victimes de l'érosion et des éboulements. Puis il ajouta : Les cartes sont des fictions mal écrites. Trop d'informations et aucune histoire. Celles de jadis étaient de vraies cartes : là où il n'y avait rien, elles créaient des mondes. On imaginait ce qu'on ignorait. La carte de l'Afrique dressée par Buonsignori, vous vous en souvenez ? poursuivit l'homme. Elle signalait les royaumes de Canze, de Melinde, de Zaflan, de pures inventions. Le Nil prenait sa source dans le lac de Zaflan, et ainsi de suite. Au lieu

d'orienter le voyageur, elle lui faisait oublier son chemin. Intarissables, les inconnus passaient d'un sujet à l'autre. Emilia se rappela la carte de Buonsignori. L'avait-elle rêvée, l'avait-elle vue à Florence ou au Vatican ? Les voix l'étourdissaient. Elle ne réussissait pas à saisir les mots entiers. Ils parvenaient déchiquetés à ses oreilles, en lambeaux. Une phrase sur le point d'être intelligible était interrompue par les camions des pompiers ou la plainte animale des ambulances.

L'homme à la voix rauque et usée dit de ne plus perdre de temps et de discuter une bonne fois pour toutes de leur voyage à Kaffeklubben. Quelle folie, Kaffeklubben ! songea Emilia. Une petite île perdue, du nord-est du Groenland, l'ultime Thulé, où s'engouffraient vers l'horizon tous les vents du monde. Organisons l'expédition le plus vite possible, insista l'enroué. À Copenhague, on croit qu'il se trouve un autre rocher plus au nord. S'il n'existe pas, rien ne nous empêche de l'inventer.

*Let's think more about that, let's think more*, les coupa Simón. Emilia sursauta. Elle reconnaissait sa voix, mais ses propos conservaient peu de traces du Simón d'autrefois. Ce personnage parlait un anglais fluide, prononçait soigneusement les consonnes finales, *think, let's*, avec une diction britannique inaccessible à son mari, qui n'avait jamais été capable de lire dans d'autres langues, et pas même les manuels techniques.

Quels sont les traits caractéristiques d'un individu ? Pas la musique ou le contenu de ses paroles ni les lignes de son corps, rien qui soit directement visible. Plus d'une fois elle s'était trompée, suivant dans la rue des hommes qui marchaient comme Simón, ou qui laissaient

derrière eux un sillage de parfum lui évoquant sa nuque, et quand elle les regardait de face elle était désespérée. Pourquoi n'y a-t-il pas deux personnes semblables? Pourquoi les morts ne savent-ils même pas qu'ils sont morts? Le Simón qui parlait à trois pas de sa table datait de trente ans, ce n'était pas celui qui se trouvait là dix minutes auparavant. Quelque chose en lui se modifiait trop vite pour qu'on pût l'atteindre. Il s'échappait encore, Dieu du Ciel! Ou était-ce plutôt elle qui le perdait? Ne m'abandonne pas de nouveau, mon bien-aimé. Je ne vais plus me décoller de toi. Je ne permettrai pas que tu repartes seul. La véritable identité des gens, c'est leurs souvenirs, se rassura-t-elle. Moi, je me remémore tout son passé comme si c'était maintenant, se dit-elle, et tout ce qu'il se rappellera de moi appartiendra aussi à son être véritable. Souviens-toi de lui, ramène-le auprès de toi, ne le perds pas.

Emilia se leva, se tint immobile devant lui, le regarda droit dans les yeux.

Amour, mon amour, où étais-tu?

Il lui rendit son regard, lui sourit sans trouble ni surprise, et prit congé des Scandinaves. Ensuite il fit face à Emilia comme s'il l'avait vue la veille.

Il faut que nous parlions, n'est-ce pas? Sortons d'ici.

Il ne lui donna aucune explication, ne lui demanda pas comment elle allait, ce qui lui était arrivé durant toutes ces années. Rien à voir avec le Simón courtois et attentionné dont elle avait partagé la vie. Emilia paya son brandy, s'agrippa au bras de son mari et gagna la rue.



Depuis des années, chacun des actes de la vie d'Emilia préparait le moment où elle reverrait Simón. Elle s'efforçait de rester souple et plus belle que jamais. Elle se rendait au gymnase trois fois par semaine et ses muscles étaient encore fermes, sauf à la taille et au visage, où il lui était impossible de contrôler l'accumulation de graisse. Depuis qu'elle avait déménagé à Highland Park, dans le New Jersey, elle se raccrochait à une routine sans aléas, et qui lui paraissait raisonnable : les repas et les douches à la même heure, le patient défilement des minutes, comme son amour, qui était arrivé puis s'en était allé. Parfois, la nuit, elle rêvait à cet amour perdu. Elle voulait éviter ces rêves, mais elle était impuissante face à l'irréel. Elle se le répétait avant de s'endormir : seule la réalité vaut la peine.

Chez Hammond, elle disposait de quarante minutes pour déjeuner, mais une demi-heure lui suffisait amplement. Les autres cartographes apportaient des sandwiches et les dévoraient dans le désordre des bureaux. Ils s'amusaient à changer les vecteurs de place : des fleuves imaginaires le long du tracé de Central Park West, des lignes de chemin de fer entre les sorties 13A et 15W de l'autoroute du New Jersey. Elle les avait vus à maintes reprises déplacer leur maison vers de lointains comtés, des rivages de mers tièdes, car un cartographe peut dévier, s'il le décide, la marche du monde.

Elle aussi, à douze ans, avait dessiné en relief la carte de certaines villes en imitant la perspective oblique des oiseaux. Là où les maisons étaient basses et le sol uniforme, elle inventait des cathédrales gothiques et des montagnes en forme de cylindre aux flancs ornés de

moultures et d'arabesques sculptées par le vent. Les avenues commerçantes, elle les transformait en canaux vénitiens, avec de petits ponts en arche au-dessus des toits, et elle ouvrait d'improbables déserts, hérissés de cactus, dans les jardins des églises, sans oiseaux ni insectes, rien qu'une poussière de mort qui asséchait l'air. Les cartes lui avaient appris à détourner la logique de la nature, à créer des illusions là où la vérité paraissait le plus invincible. Peut-être avait-elle pour cette raison, après avoir hésité entre les études de lettres et l'architecture, opté pour la cartographie une fois à l'université, bien qu'elle eût du mal à comprendre les projections cylindriques de Rand McNally et les perceptions de micro-ondes. Elle avait été une étudiante experte en dessin mais lente en calcul. Il lui avait fallu neuf années pour achever ses études ; six suffirent à Simón, son futur époux.

Elle avait connu Simón dans un sous-sol de l'avenue Pueyrredón, où le groupe Almendra répétait pour un public acquis les airs à la mode, *Muchacha ojos de papel*, *Ana no duerme*, *Plegaria para un niño dormido*. À peine ses doigts eurent-ils effleuré ceux de Simón, Emilia sentit qu'elle n'aurait pas besoin d'un autre homme dans sa vie, parce que tous les hommes étaient contenus en lui, et pourtant, à ce moment-là, elle n'avait pas la moindre idée de son nom et ignorait si elle aurait l'occasion de le revoir. Un simple frôlement des doigts, et elle avait éprouvé de la chaleur, de la plénitude, du bonheur, la sensation d'avoir déjà vécu souvent ce qu'en réalité elle vivait pour la première fois. Dans ce corps inconnu se trouvait la carte de sa vie, la représentation de l'univers telle qu'elle l'avait lue dans une encyclopédie taoïste

datant de deux siècles avant Jésus-Christ : « Sa tête ronde est la voûte céleste, ses pieds délicats sont l'image de la Terre, ses cheveux sont les étoiles, ses yeux le Soleil et la Lune, ses sourcils la Grande Ourse, son nez ressemble à une montagne, ses quatre membres sont les quatre saisons, ses cinq viscères les cinq éléments. »

En sortant du concert, ils déambulèrent au hasard à travers Buenos Aires. Simón la prit par la main avec naturel, comme s'il la connaissait depuis longtemps. Quand ils arrivaient épuisés à un bar, c'était juste le moment de la fermeture, et ils devaient marcher longtemps avant d'en retrouver un autre. Emilia téléphona deux fois à sa mère pour la rassurer. Ils ne furent pas surpris de découvrir qu'ils suivaient les mêmes études, la cartographie, et que les cartes les intéressaient non comme un moyen de gagner leur vie, mais plutôt comme des codes leur permettant de reconnaître des objets par le biais de leurs images. C'était bizarre, pour des jeunes gens d'un peu plus de vingt-cinq ans, mais ils étaient à l'âge où ils voulaient ne ressembler à personne, et ils semblaient abasourdis de se ressembler l'un l'autre. Et de deviner les pensées de l'autre quand il se taisait. Emilia n'avait rien à cacher, elle était seulement honteuse de parler d'elle. Comment expliquer qu'elle était encore vierge ? La plupart de ses amies étaient mariées et mères de famille. Elle s'était fugacement énamourée de quelques camarades de lycée, deux ou trois l'avaient embrassée et lui avaient touché les seins, mais quand ils essayaient de l'entraîner au-delà un détail la dégoûtait : l'haleine trop forte, les boutons bourgeonnants, les cheveux gras. Simón, en revanche, elle le ressentait comme une extension de son propre corps, et elle aurait été

capable de se déshabiller et de coucher avec lui dès la première nuit s'il le lui avait demandé. Lui ne paraissait même pas y songer. Son intérêt pour elle venait de ce qu'elle disait et de ce qu'elle était, bien qu'elle ne lui eût presque rien révélé sur elle-même. Il paraissait impatient de parler. Il était sorti avec plusieurs filles durant son adolescence, seulement parce qu'il croyait que c'était son devoir. Il n'en avait rendu aucune heureuse, et n'avait pas non plus connu le bonheur, avant de vivre, trois ans plus tôt, un amour qu'il avait jugé définitif.

Je l'ai rencontrée presque comme toi, dit-il. Nous étions allés écouter un concert d'Almendra au parc Centenario, et lorsque Spinetta a chanté *Muchacha ojos de papel* je lui ai répété le refrain, en la regardant droit dans les yeux : « Arrête de courir, reste jusqu'à l'aube. »

Tu devrais toujours employer cette méthode pour séduire.

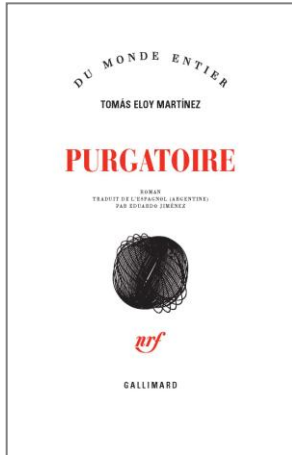
Avec le temps, cette chanson a perdu de son charme et à présent elle est ringarde. Mais avec cette fille ça avait marché. Tout s'est si bien passé que nous voulions même vivre ensemble. On y a réfléchi pendant des mois. On aurait évité beaucoup de dépenses inutiles.

Ce n'était pas seulement à cause des dépenses.

Bien sûr que non. Nous étions faits l'un pour l'autre, j'en étais persuadé. Nous travaillions dans le même bureau, nous dessinions des cartes et des graphiques pour les journaux. Les graphiques étaient bien payés à l'époque. Ma famille vivait à Gálvez, entre Santa Fe et Rosario, et sa famille à elle était patagonne, de Rawson. Nous étions seuls à Buenos Aires. Nous avions très peu d'amis. Un après-midi, son père lui a téléphoné et demandé de revenir. Sa sœur aînée souffrait d'un can-

*Photocomposition CMB Graphic*  
*44800 Saint-Herblain*

ISBN :



# Purgatoire Tomás Eloy Martínez

Cette édition électronique du livre  
*Purgatoire* de *Tomás Eloy Martínez*  
a été réalisée le 15 mars 2011  
par les Éditions Gallimard.

Elle repose sur l'édition papier du même ouvrage,  
(ISBN : 9782070126125).

Code Sodis : N49414 - ISBN : 9782072445507.

Numéro d'édition : 168917.